

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris, 9 »
Départ., 9 50
Étranger, 10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,
n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.

Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Les réceptions à la cour, à l'occasion de la nouvelle année, nous ont montré la mode dans les détails les plus variés; car on sait que, dans cette circonstance, toutes les dames présentées ont droit à être admises au château; ce fut donc, en ce jour, une réunion aussi nombreuse que distinguée, et l'on pouvait, chez les femmes, juger du plus ou moins d'habitude qu'elles possédaient des usages de la cour: les étrangères avaient surtout apporté un grand luxe de toilette; c'est chez elles que se voyaient les plus beaux diamans, les robes surchargées de plus d'ornemens; les étoffes brochées dominaient, le velours plein, le velours épinglé, et les satins fleurdelisés; les damas étaient d'une charmante élégance, tout recouverts de dentelles de soie, de point, ou d'application qui formaient manchettes, volans, et tour de poitrine. Nous avons offert, dans notre dernier numéro, deux modèles des plus jolies toilettes qui ont été composées pour cette circon-

stance, mais dont il eût été indiscret de citer plus tôt la destination.

On voyait beaucoup de turbans de divers genres, de réseau blanc: les uns ornés de filets de diamans, les autres de riches bracelets, de camées ou de pierreries qui retenaient les draperies sur un côté du front; d'autres tout unis, n'ayant que des bouts frangés qui retombaient d'un côté sur le cou, attestaient l'intention d'une toilette simple et de bon goût, seule distinction qui pût s'offrir, sans prétention de rivalité, auprès des costumes pompeux, apanage des grands titres et des hautes fortunes.

Parmi ces derniers on voyait des turbans en étoffes d'or ou d'argent mêlés avec des nuances pourpre ou vert émeraude. Des bandeaux de diamans ou d'or supportaient ces riches coiffures; il y en avait aussi qui étaient formés d'une seule écharpe brodée d'or et de perles rapportées de l'Orient, façonnées en turbans par nos premières modistes de Paris.

A côté des turbans, se remarquaient de petits chapeaux de diverses formes, d'une élégance des plus gracieuses: les uns rappelaient les *Marie Stuart*; les autres, les

berrets; d'autres relevés, un peu de côté par une aigrette de diamans, de fleurs ou de plumes, semblaient avoir été empruntés au souvenir de la cour de Henri IV. On en remarquait un en velours ponceau à forme ronde et relevée, dont le bord était entouré d'une rangée de diamans. Une longue aigrette blanche, placée sur le côté, couronnait le haut de la tête, et des rubans ponceau retombaient d'un côté du cou. Un autre petit chapeau de la même forme, en velours vert émeraude, avait une longue plume toute formée de petites têtes de marabout, qui retombait tout autour sur le bord de la passe, et produisait un reflet charmant sur le visage; cette plume retombait très-bas du côté opposé où elle était attachée par un nœud de rubans de satin vert, broché or, à longs bouts flottans sur l'épaule. Sur le front un léger bandeau d'or.

Des petits chapeaux en velours épinglé blanc ou rose, ornés de plumes ou de marabouts, et de fleurs ou de bijoux sous la passe; d'autres, en velours plein, vert ou bleu, avec agraffe de diamans pour retenir une seule belle plume blanche, étaient également remarquables de fraîcheur. Dans des formes un peu plus grandes, on voyait de petits bouquets de têtes de plumes, ou des marabouts entremêlés de fleurs. Presque tous ces chapeaux sont sans brides.

Venaient aussi quelques petits bonnets à larges et superbes barbes de dentelle, attachées très en arrière de la tête et revenant sur les épaules; sur le devant du bonnet, des demi-guirlandes de têtes de marabouts entremêlées de roses d'une délicatesse admirable, ce qui n'excluait pas, sur le front, un bandeau d'or ou de petites perles, et donnait une grande élégance à cette coiffure.

Enfin, dans cette réunion d'élégance et de gracieuses nouveautés, les sommités de nos modistes en vogue avaient payé leur tribut: l'on reconnaissait les talens de *M^{mes} Thomas, Dasse, Larochelle, Bau-drant, Hulot, etc.*

Les coiffures en cheveux n'étaient pas moins distinguées et élégantes, elles étaient en général plutôt basses que hautes; les chignons très-près de la nuque, les fleurs sur le côté du chignon, ou bien des nœuds à bouts tombans et très-bas. Les épingles à tête d'or ou de diamant formant fleurs se retrouvaient dans les tresses derrière la tête, à la manière des Italiennes, ou bien relevant de chaque côté du front des bandeaux ou des Clotildes; des cheveux à l'anglaise avaient, au-dessus des boucles retombant sur les joues, une fleur en diamans ou en perles, quelques-unes en jais.

On remarquait quelques robes assez longues pour qu'on pût deviner une intention de queue. Cette mode sera probablement adoptée pour les grandes soirées ou les fêtes de cour.

Enfin, dans toutes ces belles toilettes, il y avait détail de recherches, et toutes nos industries avaient été mises à contribution; car on aurait pu reconnaître, aux bottines de satin blanc boutonnées avec des perles, le nom de *M. Caux*, tout aussi bien qu'à la flexibilité, à l'élégance, à la précision de la taille, on n'hésitait pas à deviner que les corsets *Josselin* avaient prêté leur art à la plupart de nos gracieuses tournures.

Dans toutes les toilettes dont nous venons de parler, il était facile de saisir la mode de l'hiver, la mode distinguée, fraîche, élégante, telle qu'on la veut dans nos brillans salons, telle enfin qu'elle est comprise par *M^{me} Popelin Ducare*, si ingénieuse à former et inventer ces ensembles gracieux qui font tout le prix de la toilette. *M^{me} Popelin* devait exceller dans les parures de bal comme dans les négligés, les manteaux, les châles et mantelets qui ont paru chez elle dans leur primitive nouveauté; tout ce qui se trouve réuni maintenant dans ses beaux magasins atteste la vogue, le bon goût, et mérite d'être

* Boulevard des Italiens, 11.

** Rue de la Paix, 13, et rue du Ponceau, 2.

consulté chaque jour par la véritable élégance. Afin de nous reposer de tout cet éclat, de toute cette fatigue de toilettes, nous donnerons nos dernières lignes aux witchouras ou douillettes de satin, à larges manches à la vénitienne, qui, très-larges du bas, laissent apercevoir la manche de dessous; le collet carré forme une petite pèlerine qui ne descend pas jusqu'à la taille, marquée par une ceinture en large ruban nouée. Ces witchouras sont doublés en florence piqué et ouaté en peluche, ou en fourrure. La fourrure joue un grand rôle cet hiver dans nos modes; aussi rappellerons-nous les magasins de M. Hanff*, où tout ce qui se rapporte à ce genre de luxe se confectionne avec une extrême habileté, et dans les prix les plus modérés.

Les mantelets en satin ou velours garnis de rouleaux de martre, ont remplacé les boas. Toute femme un peu élégante ne peut pas plus se passer de cette mode que de l'amandine qui lui conserve le teint frais et joli. Il est vrai que ceci est une fondation de la beauté, et qu'à ce titre, son règne doit être éternel; aussi répétons-nous souvent le nom de M. Laboullée**, parce qu'à lui appartient d'avoir inventé ce précieux soutien de la beauté, et qu'il a certainement bien mérité des femmes et de la mode.

LES DEUX MALADES.

Connaissez-vous rien de plus triste, de plus poignant au cœur, de plus poétiquement douloureux qu'un jeune poitrinaire? un poitrinaire qui pâlit, s'alanguit, meurt sous vos regards, et laisse arrière lui le bel avenir dont la nature l'avait si richement doté! Oh! ne parlons point de ces larmes secrètes qui retombent sur le cœur de ceux qui voient ainsi se flétrir tant de jeunes existences. Quel courage pour penser à cet ami,

* Rue Neuve des Petits-Champs, 62.

** Rue Richelieu, 93.

à ce frère, à cette mère peut-être!... Oh assez! racontons l'histoire.

Racontons comment deux jeunes gens également beaux, riches et amoureux d'une même femme, se mouraient en même temps, l'un de la poitrine, l'autre de l'estomac. Le premier, qui s'appelait Théobald, devenait tous les jours plus pâle, plus languissant, plus beau par son expression de souffrance et d'agonie. Albert, c'était le second, s'enlaidissait au contraire par la maladie: ses yeux se creusaient, et la teinte olivâtre de sa peau donnait presque un aspect cadavérique à sa physionomie. Ils marchaient ainsi tous deux à petits pas vers la mort et vers l'amour; car, par une coquetterie cruelle, une bizarrerie sans exemple, celle qui était l'objet de tous leurs vœux, leur avait répété cent fois qu'elle n'accordait d'intérêt qu'aux êtres languissans, et, pour lui plaire, ils se laissaient souffrir l'un et l'autre.

Mais, soit que l'estomac porte moins au sentiment que la poitrine, ou que le dépit se fût emparé d'Albert, un soir où les tiraillemens de son cœur ne lui avaient permis de répondre que par des bâillemens réitérés aux doucereuses insinuations de sa maîtresse; soit peut-être qu'une jalousie vaniteuse se fût emparée de son cerveau, en voyant que la douleur, qui embellissait son rival, ne le conduisait, lui, qu'à une disgracieuse décrépitude, il lui vint tout-à-coup la pensée de surmonter la maladie, d'opposer la vigueur et la force aux avantages des pâles défaillances de son antagoniste, et le voilà courant aux pastilles de Vichy, comme on court à l'eau qui doit éteindre un incendie. Il a tant entendu vanter l'excellence de cette composition, qu'il ne veut se guérir par aucun autre système; il n'aura point ainsi de visites de médecin à payer; il ne verra pas arriver le compte du pharmacien, il ne sentira pas le café préparé pour sa garde-malade; il se guérira tout seul enfin, et, pour cela, il s'enferme

avec ses miraculeuses pastilles de Vichy; il ne sortira que lorsqu'elles lui auront rendu la force, l'énergie, et, à la vérité, il sent l'une et l'autre lui revenir à vue d'œil. Des pastilles de Vichy, et il mange! des pastilles de Vichy, et il dort! des pastilles de Vichy, et il redevient si frais, si bien portant, si content de lui-même, que, tout enchanté de sa cure, il veut tenter l'effet que produira sa belle mine sur la femme qu'il avait quittée en moribond!

A l'instant même où il arriva dans le salon, entra, à ses côtés, un beau jeune homme, qui, après l'avoir considéré un instant, se prit à sourire, et lui tendit la main. — Dieu! c'est vous, s'écria-t-il en reconnaissant Albert; qu'avez-vous donc fait pour revenir ainsi de la mort à la vie? je vous ai laissé agonisant. — Ce que j'ai fait, répondit Albert, j'ai réfléchi d'abord: j'ai réfléchi qu'une jeune vie était trop belle et bonne chose, pour la sacrifier aux caprices d'une coquette, qui, après s'être attendrie sur ma pâleur pendant quelque temps, ne se souviendrait bientôt de moi, que pour faire entendre au cercle de son salon le récit d'un pauvre poitrinaire mort d'amour pour elle! Puis, lorsqu'on aurait admiré l'éloquence de ses paroles, d'un air timide et distrait, elle se serait prise à arranger les fleurs mêlées dans ses cheveux, ou les chaînes d'or flottant sur son cou. Je ne sais quel pressentiment me représenta toute cette scène du monde, et, comme frappé d'un retour à la raison, je me déterminai à guérir le plus tôt, le mieux, le plus radicalement possible; je me rappelai tous les succès récents que venait d'obtenir le baume du Pérou pour les maladies de poitrine; j'en fis immédiatement usage, et je m'émerveillai moi-même de l'effet bien-faisant que j'en ressentais. Plus de douleurs, plus de dépérissement; toute ma nature acquérait une nouvelle force, et, dans le baume du Pérou, il semblait que j'avais trouvé les élémens d'une seconde existence; seulement, l'amour s'en allait

à mesure que la vie revenait, et, lorsque je fus entièrement rétabli, je ne me sentis d'autre désir que celui de venir faire mes adieux à la femme qui m'avait environné d'une si froide et dangereuse influence... — Et nous nous rencontrons précisément dans les mêmes dispositions, répondit Théobald. Comme vous je venais faire une visite de congé, et, pour nulle femme au monde, je ne sacrifierai maintenant une heure de santé ou de sommeil.

Comme il parlait ainsi, la femme qu'ils avaient si follement aimée vint à paraître; elle fut piquée de leur air insouciant, de leur gaité. Les sarcasmes commençaient à se lancer de part et d'autre, l'épigramme devint ardue, et, comme en se séparant M^{me} D^{***} leur demanda, pour terminer le persiflage, de vouloir lui indiquer par quel moyen ils avaient si bien retrouvé énergie, force et beauté, ils lui envoyèrent le lendemain, avec leurs cartes de visite, l'un, l'adresse suivante: *Baume du Pérou, préparé par A. Giraudeau, pharmacien, rue de l'Oursine, 6, d'où l'on rend toute demande à domicile. Sirop, 10 fr. la grande bouteille, 5 fr. la demi-bouteille. Dépôts, rue Sainte-Appoline, 23, rue Neuve-des-Petits-Champs, 26, rue du Temple, 50;* l'autre, l'adresse des pastilles de Vichy, *rue Saint-Honoré, 295, au coin de la rue des Pyramides, où se trouvent également les eaux naturelles de Vichy.*

A. T.

Mode et Grâce.

Ces deux qualités ne vont guère ensemble: l'une est de nature éternelle, inaltérable par les années, la seule beauté qui ne vieillisse pas; l'autre est de nature essentiellement flottante et éphémère: loin d'être la beauté qui ne vieillit pas, une semaine, un jour, une matinée souvent, suffisent pour couronner de cheveux blancs son front ridé. La grâce n'a d'autre fard et d'au-

tres ajustemens que ceux que portaient les Grâces, ses trois mères.

Grâce chétive, mesquine, crépée, poudrée ou à faux tour, l'autre grâce, qui est immortelle et toujours jeune, te regarde de son haut et a pitié de toi ! Quelle femme en effet (je recule vers une autre époque pour des raisons très-sages), quelle femme eût osé, sous la régence, sous Louis XV ou Louis XVI, se montrer sans paniers, sans falbalas, ou sans coiffure disposée en forteresse ou en jardin anglais ? C'était le comble du ridicule que ces étages de fleurs, de poudre blanche ou blonde, et les panaches qui s'élevaient sur une face mouchetée et fardée que portait une véritable gaine plantée sur d'immenses paniers ; et cependant les femmes les plus spirituelles et les plus sensées se seraient trouvées ridicules hors de leurs vertugadins, etsi elles étaient descendues des échasses de leurs hauts talons.

Et à quel propos cette boutade sur la mode et la grâce ? A propos d'un objet bien étranger, en effet, à la mode et à l'élégance, un bouquin imprimé à Lyon en 1563, et intitulé : *le Blason de Basquines et Vertugalles*. Nos lectrices ont depuis longtemps appris ce que c'est que la basquine, par le fréquent usage que nos poètes modernes ont fait de ce gracieux jupon pour vêtir leurs Espagnoles tant andalouses que castillanes. Quant au vertugalle, c'était l'origine du panier, le panier à son entrée dans le monde, ou, pour mieux dire, le vertugadin.

Les étymologistes, gens que vous devez fuir d'une lieue, mesdames, car ce sont de lourds pédans, prétendent que le nom de cette dernière parure indique son intention et son but : *vertugadin*, suivant eux, c'est *vertu gardien*, prononcé négligemment du bout des lèvres, en grasseyant comme il était d'usage à la cour; donc, ajoutent nos savans, ce mot composé équivalait à *gardien de vertu*, emploi que l'on peut,

en effet, supposer fort bien rempli par le rempart véritable dont le panier ou vertugadin entourait la vertu. J'ai entendu une autre explication sur l'office du vertugadin. N'était il pas excellent, disait certain esprit de contradiction, pour masquer et dissimuler la vertu qui ne s'était pas toujours bien gardée ?

Ceci est une supposition de savant malicieux. Quant à moi, je me borne à parler du vertugalle et des basquines, aïeules vénérables du panier protecteur, ce blason ou sermon satirique dont j'ai cité le titre en adresse :

A vous, dames et damoyelles,
Qui journellement commettez
Par vos grands impudicités,
Par vos habits et chevelures,
Anneaux, affiquets et dorures, etc.

On comprend que le prédicateur-poète s'accuse du plus grand crime, de celui de vouloir plaire :

Que vous servent ces vertugalles
Sinon engendrer des scandales ?

Ces deux vers pourraient corroborer l'opinion plus haut émise sur les paniers; car on voit que les vertugalles sont frappés d'étranges accusations. Il est à remarquer que c'est toujours le clergé qui a le plus vigoureusement attaqué les modes étranges. Au xiv^e siècle, un saint évêque traitait les souliers à la Poulaine d'*outrages au Créateur*, de *péché contre nature*; et le carme breton Thomas Conete prêcha si vigoureusement contre les hautes cornes, dites coiffure à la Hénin, que lesdites cornes s'aplatirent sous sa sainte éloquence, et devinrent *cornettes*. Je reviens donc à mon sermonneur : craignant de ne pas réussir au moyen des raisons sérieuses, il emploie l'arme la plus redoutable en France, où l'esprit est tout, où rien ne blesse aussi dangereusement que l'esprit : l'arme du ridicule.

Par vos habits désordonnez
 Plusieurs brocards vous sont donnez.
 Le peuple dit : Voyez ! la belle
 Pense être plus jolie en elle
 Pour avoir de l'or sur sa tête.
 Oh ! se dit l'autre, qu'elle est bête !
 Pour fourbir à tel ornement
 Chez elle vit fort pauvrement.

On voit qu'en 1563 luxe et indigence allaient déjà de compagnie. Je me garderai de rapporter les propos de certains autres personnages du *populaire*, attendu qu'ils justifieraient trop crûment les suppositions méchantes du commentateur susdit du vertugadin.

L'une secrètement dérobe
 Son mari, afin d'avoir robe...

Oh ! pour le coup, mesdames, j'espère que le XIX^e siècle ne commet point, en faveur de la mode, ces actions fort dénuées de grâce dans l'une et l'autre acception. Que répond à cela une mondaine en défense de ses vertugalles et basquines ? c'est que

Par grand' contrainte elle use
 D'habits braves et précieux
 Pour à son mari plaire mieux...

Nous plaire, mesdames ! vous nous plairez en tout costume. Aussi le prédicateur, après avoir cité tous les saints pères de l'église, répond à ces dames :

Que l'ornement des femmes soit
 Non en dehors, comme on le voit,
 Quasi en tout pompeux, lascif,
 Mais au-dedans un cœur naïf,
 Un cœur paisible, doux, bénin,
 Soit le parement féminin.

Nous ne pouvons que terminer en disant, comme le satirique prédicateur : *Amen.*

ERNEST FOUINET.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

LA FILLE DU MEUNIER.

BALLADE.

Ce fut sur les bords du lac d'Allan, lorsque le printemps jetait ses premières

fleurs, que je vis la fille du meunier, la plus belle de toutes ses compagnes.

Je la vis, lorsque les feuilles des arbres commençaient à s'ouvrir, et que les alouettes essayaient leur voix timide ; car j'errais alors dans la campagne, foulant l'herbe fine et les primevères naissantes.

C'était une belle fleur prématurée, le calme d'une pure soirée siégeait sur son blanc front ; son sourire était aussi doux au cœur qu'un baume bienfaisant, et son visage gracieux, que nulle empreinte de passions n'avait altéré, ressemblait à un lac qu'agitait seule une légère brise.

Elle était fiancée, la jeune fille ! fiancée à un jeune soldat dont elle attendait le retour ; mais l'amant avait une langue miel-leuse ; sa bouche disait une chose, et son cœur une autre ; aussi la douce fiancée ne fut-elle pas long-temps la plus gaie sur les rives du lac d'Allan.

Lorsque l'été arriva, et avec lui ses jours riants, ses oiseaux d'azur, son soleil aussi brillant que les yeux d'Alice, la jeune fille chercha la solitude des bois. Était-ce parce que les noisetiers y jetaient leur ombre ? était-ce parce que le ramier y faisait entendre ses chants ?

Je ne sais ; mais, lorsque l'automne vint répandre la tristesse sur les bords du lac Allan, la jolie fille du meunier ne souriait plus. L'été avait blessé son cœur en s'enfuyant. L'oubli était venu au fiancé, et, de toutes les jeunes filles, nulle n'était plus triste qu'Alice.

Les feuilles des arbres jonchaient la terre, et la coloraient de mille teintes d'or et de pourpre ; le petit oiseau chantait avec encore plus de douceur et de mélancolie. C'est alors que je vis Alice pour la dernière fois : sa parole était basse, sa démarche lente, sa joue pâle, son sourire vague, son regard rêveur. Puis le vent d'hiver s'éleva, et souffla au loin ses longs flocons de neige, et la jolie fille du meunier mourut, mourut avant le temps des fleurs,

le chant de l'hirondelle, le retour de la brise embaumée.

Ils la couchèrent dans ses vêtements blancs, au moment où le soleil jetait un dernier rayon sur son doux visage : Alice n'était qu'une fleur que le soleil en passant avait fanée.

EMILIE DOUSSIN-DUBREUIL.

M^{me} Anaïs Ségalas.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Notre époque se partage entre deux écoles distinctes : celle de Lamartine, celle de Victor Hugo. L'une est une belle vierge à la robe étoilée, à la lyre harmonieuse ; l'autre une jeune femme, tantôt riieuse, tantôt mélancolique ; son ame est brûlante, son cœur recèle des tempêtes...

M^{me} Ségalas (qui ne connaît ce doux nom espagnol ?) M^{me} Ségalas est *hugolâtre* ; son charmant volume le prouve du commencement à la fin. Lisez le *Cavalier Noir*, vous bondirez avec le cheval du hardi paladin ; vous irez, vous aussi, à la conquête des villes enchantées. Que si vous préférez le repos plein de tristesse, vous vous arrêterez avec le poète à rêver sur sa *jeune fille*. C'est bien là une peinture fidèle de la jeunesse, et surtout de la jeunesse du siècle, qui voit tout de suite le serpent au calice de la fleur, et pour qui la joie va se cacher sous l'aile des déceptions. Écoutez, la bouche d'or va chanter :

« Tout cela c'est bien doux ! mais les ans sont rapides,
 » Et, comme ma grand'mère, un jour j'aurai des rides ;
 » Mon corps est mince et droit, mais il doit se voûter ;
 » J'aurai des cheveux gris, et puis un vieux visage.
 » Pourquoi donc, ô mon Dieu ! créer un frais ouvrage,
 » Quand c'est pour le gâter ? »

La pièce de la *Pauvre Femme* est déchirante de vérité, tandis qu'une grâce infinie est répandue sur les vers d'une *Mère à*

son Enfant, de la *Petite Fille*, de l'*Enfant de Chœur*. M^{me} Ségalas nous prouve aussi qu'elle connaît bien le vrai bonheur, dans sa pièce de l'*Homme Heureux*.

Mais quel morceau hardiment pensé que le *Grand Convoi* ! Nul ne pourrait mieux dépeindre cette douleur d'une mère veuve de son enfant, et qui s'écrie :

« Elle est morte !... ils l'ont dit !... Entends-tu, jeune mère ?
 » Ta gracieuse enfant sous un drap mortuaire !
 » Ainsi sa tête blonde et ses traits ingénus,
 » Ses bras, ses petits pieds, sa blancheur de colombe,
 » Tout cela c'était donc pour donner à la tombe
 » Un peu de poussière de plus ! »

Mais rien ne doit être comparé à la *Jeune Fille mourante*, cette ange qui pleure la terre parce qu'elle ne connaît pas le ciel ; cette lyre qui, en se brisant, fait vibrer ses cordes les plus harmonieuses, ce cygne qui incline sa tête après son dernier chant ! Il faudrait être jeune fille, et se sentir mourir, pour comprendre entièrement ces vers si expressifs ; mais il faut avoir atteint le degré d'angoisse et de fatale science. Tout être qui se sera trouvé sous l'influence d'une de ces langueurs poétiques qui semblent devoir l'enlever au monde, remerciera M^{me} Ségalas d'avoir si bien tracé ce qu'il a ressenti.

Charmans oiseaux, ne passez pas, ou bien, si vous avez hâte de partir, revenez bientôt, après avoir pris, sous de plus beaux cieux, un plumage encore plus vif, s'il se peut, et une voix intarissable en mélodieux accords...

ALFRED DESESSARTS.

Album.

Un Américain, qui depuis peu a visité l'île de Sainte-Hélène, publie, dans une feuille des États-Unis, que la compagnie des Indes-Orientales anglaises n'a pas at-

taché grand prix à la conservation de Longwood, dernière demeure de Napoléon, et qui ne cessera jamais de faire l'objet de la curiosité publique. Cette habitation se trouve dans l'état le plus complet de délabrement. Dans l'appartement où Napoléon a rendu le dernier soupir, on a établi un moulin. Le plancher, dans beaucoup d'endroits de la maison, est arraché, et les seuls vestiges du séjour de Napoléon qui aient échappé à la destruction sont deux queues de billard. Le terrain environnant, qui servait habituellement aux promenades de Napoléon, a été vendu à des fermiers, à raison de 4 liv. sterl. par arpent.

— *Le Perroquet de Déjazet* est le titre d'un in-18 qui vient de paraître chez les marchands de nouveautés en librairie. On y trouve le *Recueil authentique des bons mots, reparties, saillies*, etc., et la *notice biographique de cette actrice*, qui en a approuvé la collection. L'auteur de cette bluette ne se nomme point; nous devons donc nous borner à dire que ce n'est pas mal pour un acteur.

— Depuis que le quartier de la Madeleine s'est embelli de tout le luxe de l'art, aussi bien que de la fraîcheur des fleurs, dont le suave assemblage s'étale deux fois la semaine aux pieds même de notre nouvelle église, il a fallu que les magasins environnans répondissent aux recherches

de ce beau quartier. C'est à ce titre que se recommande particulièrement la maison de M. Launey-Fargasse*, où se trouvent quantité d'étoffes pour la saison, et dans les prix les plus modérés, bien que leurs qualités soient aussi supérieures que variées. On cite surtout un grand assortiment de mérinos en superbes tissus, unis et imprimés, des satins de laine, des étoffes brochées, et particulièrement d'élégans foulards; grand nombre de pièces de mousseline, de laine et de tous les tissus convenables à la saison. Cette maison est particulièrement renommée pour son linge de table et de toilette à des prix très-modérés.

— Rien de plus intéressant que les objets si variés qui se trouvent en cet instant réunis dans les belles galeries de la foire Saint-Laurent. Un petit théâtre mécanique, dont les représentations sont gratuites, offre à diverses heures du jour et du soir une récréation des plus attrayantes. Rien n'a été négligé par l'administration de ce bel établissement, pour procurer toutes les commodités et tous les agréments désirables aux marchands, et l'approbation qu'il obtient chaque jour atteste le mérite de cette institution.

* Place de la Madeleine, 12.

A ce Numéro est jointe la planche 1316.

AVIS IMPORTANT.

Nous nous empressons d'annoncer à nos abonnés de la Grande-Bretagne que M^{me} Bazin, brevetée de S. A. R. la duchesse de Gloucester, et dont la maison, renommée à si justes titres, réunit avec tant de goût et de discernement ce que Paris offre de plus gracieux et de plus élégant en modes et en nouveautés, ci-devant New-Bond-Street, vient de transporter ses magasins 30, Lower-Brook-Street, Grosvenor-Square.

L'édition-diamant du poème de *Jocelyn* a obtenu un immense succès. Deux éditions, formant un total de 6,000 exemplaires, ont été enlevées en quinze jours. Une troisième vient de paraître, et, vu son prix modique, elle sera le plus joli cadeau à offrir en étrennes.

LES PALPITATIONS DE CŒUR.

sont guéries en peu de temps par le SIROP DIGITAL, ainsi que les oppressions, asthmes, catarrhes, rhumes et toux. Chez LABELONYE, pharm., rue Bourbon-Villeneuve, 19. Dépôt dans chaque ville.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.





5 Janvier 1857.

1316.

Modes de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N. 21, près le passage de l'Opéra.

Chapeau des M^{mes} de M^{me} Dufre, r. Richelieu, 38. Bonnet à l'italienne, des M^{mes} Lufroy
 r. Choiseul, 15. Robe en velours Chausis broché et Robe en velours d'Afrique, des M^{mes}
 Delisle, façons de M^{me} Sartine, boul. Montmartre, 9. Manille à la Charlotte et dentelle
 de soie, des M^{mes} Paris, r. Choiseul, 5. Ecrans des M^{mes} Duvallorey, galerie de la Bourse.

Mess. S. & J. Fuller, 54, Rathbone Pl. London.